

Robert Goldschmidt

1877-1935

Inventeur infatigable, Robert Goldschmidt était un scientifique à la fois génial et discret. Physico-chimiste tout dévoué à son pays d'élection, il a écrit quelques-unes des pages les plus passionnantes de l'histoire de la Belgique, alors au comble de son rayonnement.

C'est en 1867 qu'un des dirigeants de la Société Goldschmidt frères de Mayence, récemment dissoute, décide de s'établir à Saint-Josse. Financièrement à l'aise par la réalisation de son actif et les affaires de la banque familiale, Benedict Goldschmidt s'inscrit comme rentier au registre de l'état civil, et son fils, Robert, entre à l'Athénée Royal de Bruxelles. D'abord peu enclin aux études, en quelques mois le garçon se révèle un cerveau extraordinairement éveillé. Epris d'indépendance, un brin contestataire, il décide à 16 ans de quitter la demeure paternelle pour travailler comme apprenti chez un mécanicien. Nouvelle révélation : son intelligence hors du commun se double d'une étonnante dextérité. Reprenant un cursus plus conventionnel, il fait ses classes à l'Université de Bruxelles, chez Paul Héger notamment, et sort chimiste avec la plus grande distinction en 1898. Esprit original, le docteur en sciences fraîchement émoulu entreprend sa première expérience : créer, chaussée d'Etterbeek, un laboratoire populaire pour permettre aux ouvriers de se familiariser avec l'électricité et ses techniques.

Robert Goldschmidt a vingt-cinq ans ; jusqu'à son trentième anniversaire, il va déployer une énergie et une imagination incroyables. Jugez plutôt : agrégé de cours, il enseigne à l'université ; à 26 ans, il dépose son premier brevet de télégraphie et téléphonie sans fil ; il invente des procédés et des machines comme l'interrupteur électrolytique et l'anémomètre électrique. Enfin, en 1906, il lance, avec le savant Paul Otlet, une technique révolutionnaire pour la sauvegarde des documents scientifiques : le microfilm ! Goldschmidt trouve

encore le temps d'épouser la sœur de Maurice Philippson, fidèle complice de ses savantes entreprises. Parfait agnostique, c'est la seule et unique fois que Goldschmidt mettra les pieds dans une synagogue.

1908 marque le début de ses grandes réalisations : avec l'appui d'Ernest Solvay, il dresse les plans et réalise le premier dirigeable belge qui, à la stupéfaction de tous les Bruxellois matinaux, sort de sa remise de Watermael-Boitsfort, le 28 juin 1909 à 5h45, pour survoler la capitale.

Son terrain de prédilection reste cependant la télégraphie sans fil. La même année et toujours avec l'aide de Philippson, il réussit des transmissions de parole parfaites, de Bruxelles à Liège, à 100 km de distance! Léopold II, qui n'en a plus que pour quelques mois, ne cache d'ailleurs pas son intérêt et le contact. Les jalons sont en place et Robert Goldschmidt, lui, est à la croisée des chemins.

A peine sur le trône, le Roi Albert est convaincu de l'utilité pressante d'établir une communication sur l'ensemble des territoires coloniaux. De son côté, notre savant, tout en préparant avec Ernest Solvay le premier congrès international de Physique prévu en octobre 1911 à Bruxelles démontre la faisabilité technique et l'intérêt stratégique d'un réseau TSF transcontinental lors de l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1910,.

Alors, un an plus tard, le Roi Albert lui demande d'équiper, en dix ans, la colonie d'un réseau de postes de TSF. La tâche est risquée, et si le Roi consent à payer les installation sur le fonds spécial du Congo, l'entrepreneur savant s'engage pour sa part à supporter ses frais en cas d'échec ! Goldschmidt n'hésite pas car il sait qu'il peut compter sur la volonté énergique du souverain. Albert Ier accepte d'ailleurs la présidence d'honneur de la Commission Internationale de TSF (futur URSI) dont Goldschmidt est fondateur, secrétaire général et principal bailleur fonds. Quand il y a une facture impayée, il suffit de la présenter à Goldschmidt pour qu'elle soit honorée !

Le Roi, en tant que chef des armées, lui demande encore d'installer dans le domaine de Laeken, à la Villa Lacoste, une école chargée de former du personnel civil et militaire à ces nouvelles techniques. L'avenir proche en démontrera l'importance vitale.

Question résultats, ils sont pour l'instant plutôt encourageants : les signaux émis de Laeken ont été nettement entendus au Congo et même en Amérique, à 6500 Km de distance. Pour la Reine Elisabeth, qui se laisse elle aussi gagner par le virus, Goldschmidt enregistre aussi un cours de TSF sur 8 rouleaux phonographiques. Cette période d'enthousiasme et de progrès culmine le 28 mars 1914, lorsqu'un concert radio est spécialement émis pour la famille royale depuis la Villa Lacoste. Moment historique, gravé sur plaques, quelques mois à peine avant la déflagration de 1914.

Face à la menace, le Roi donne sans attendre l'ordre de détruire toutes les installations de Laeken afin qu'elles ne tombent pas aux mains ennemies. Robert Goldschmidt, lui, part à Paris comme chef du Service des inventions de l'armée belge.

C'est au sortir de la guerre que les ennuis professionnels vont commencer. Bien sûr, le Ministère des colonies lui passe commande de prototypes d'hydroglisseurs ou de bateaux-amphibies pour le Congo, mais les contrats n'aboutissent pas. Alors que ses entreprises télégraphiques sont en butte à la concurrence, Goldschmidt décroche encore un tout gros contrat en 1923 : l'installation pour le ministère des Communications d'une station intercontinentale à ondes longues, à Ruysselede. Le 19 décembre, le Roi Albert pose la première pierre de cette toute puissante Société belge de Radio-Electrique. Pour Goldschmidt, c'est une dernière satisfaction avant la descente aux enfers.

Après plusieurs tentatives pour échapper à la main mise de l'Etat sur ses réseaux TSF, Robert Goldschmidt jette l'éponge et quitte la gestion de sa propre société. Il laisse l'héritage de 20 années de travail à ses amis et partenaires, Maurice

Philippson et le baron Lambert entre autres. En 1924, Goldschmidt lance encore une société de « photocopie », sorte de copy-shop couleur avant la lettre, mais l'homme d'affaire sait déjà que sa sortie de scène est inéluctable. En 1930, il émigre en France et s'installe définitivement à Villeneuve-Loubet près de Nice. Là, revenant à la chimie, sa vocation première, il invente un composé pharmaceutique : l'actiphos, panacée stimulante, au goût acidulé, administrée aux enfants de plusieurs générations. Mais cet homme, qui a encore bien d'autres inventions à son actif comme la première préparation industrielle du jus de fruit par exemple, n'a décidément pas la renommée qu'il mérite. Est-ce ce sentiment d'échec qui l'a poussé, quelques jours après son 58^{ème} anniversaire, à mettre fin à ses jours?

Il reste de lui le portrait d'un homme discret et pourtant enthousiaste, jamais en reste d'une histoire ou d'une invention. Un homme fertile, généreux, non seulement de ses avoirs, mais surtout de son immense savoir.

Sylvie Lausberg